

HISTOIRE DU TEMPLE D'ARRAS

Les premières traces de la Réforme à Arras remontent aux années 1530 avec des condamnations pour hérésie. En dépit de la répression féroce menée par Charles Quint et les autorités locales, les idées de Luther se propagent. Une église est « dressée » en octobre 1544 par le pasteur Pierre Brully, envoyé de Strasbourg pour organiser les communautés réformées des Pays-Bas méridionaux. Mais l'arrestation de ce dernier entraîne une nouvelle campagne de persécutions. Bon nombre de suspects réussissent à prendre la fuite et à gagner des cieux plus cléments. Le plus célèbre d'entre eux est l'avocat Jean Crespin qui s'établit à Genève comme imprimeur et devait gagner la reconnaissance du protestantisme tout entier pour la composition de son *Histoire des martyrs*. En 1578 a lieu le dernier sursaut calviniste, aussitôt réprimé.

Posséder un lieu de culte à soi

Au début du XIXe siècle, la ville ne compte que quelques protestants. Les principaux foyers se situent à Wanquetin et aux environs, aux portes d'Arras, à Achicourt, et dans la région de Pas-en-Artois. Le pasteur Philippe Bellot, nommé en 1823 pour prendre en charge les oratoires du département, décide en 1828 d'ouvrir un lieu de culte au chef-lieu, en dépit de la faiblesse numérique des paroissiens concernés. La communauté connaît des débuts difficiles, liés principalement à l'hostilité des catholiques, en particulier le cardinal Charles de La Tour d'Auvergne, qui se veut un champion de l'antiprotestantisme, et son successeur ultramontain Pierre-Louis Parisis. C'est une machination que l'on soupçonne ourdie par l'entourage de ce dernier, visant à chasser les protestants du local cultuel mis à disposition par la Ville, qui conduit le pasteur Vivien et son conseil à décider en 1858 la construction d'un temple.

Le site est choisi pour son éloignement de toute église catholique. Il s'agit du jardin qui jouxte l'ancien refuge de l'abbaye d'Hénin-Liétard, alors occupé par l'usine de Crespel-Dellisse, le fondateur de l'industrie sucrière en France. La liquidation de l'entreprise et la présence au sein de la communauté d'un des bras droits de l'industriel, Pierre-Gabriel Coste, ont permis cette acquisition. L'édifice est le fruit de la collaboration de deux personnages : Alcide Carré, d'une part, architecte arrageois très actif, habitué à construire des églises et des édifices publics ; Jean-Louis-Isaac Vivien, d'autre part, pasteur du Réveil et personnage-clé de l'entreprise. C'est lui qui initie le projet, joue un rôle prédominant dans la recherche de financements en lançant une campagne de collecte à l'échelle

internationale, fournit à l'architecte des indications précises pour le plan du futur bâtiment et son style, et suit le déroulement du chantier. Les travaux commencés en 1861, sont achevés deux ans plus tard.



Le temple peu après l'achèvement des travaux

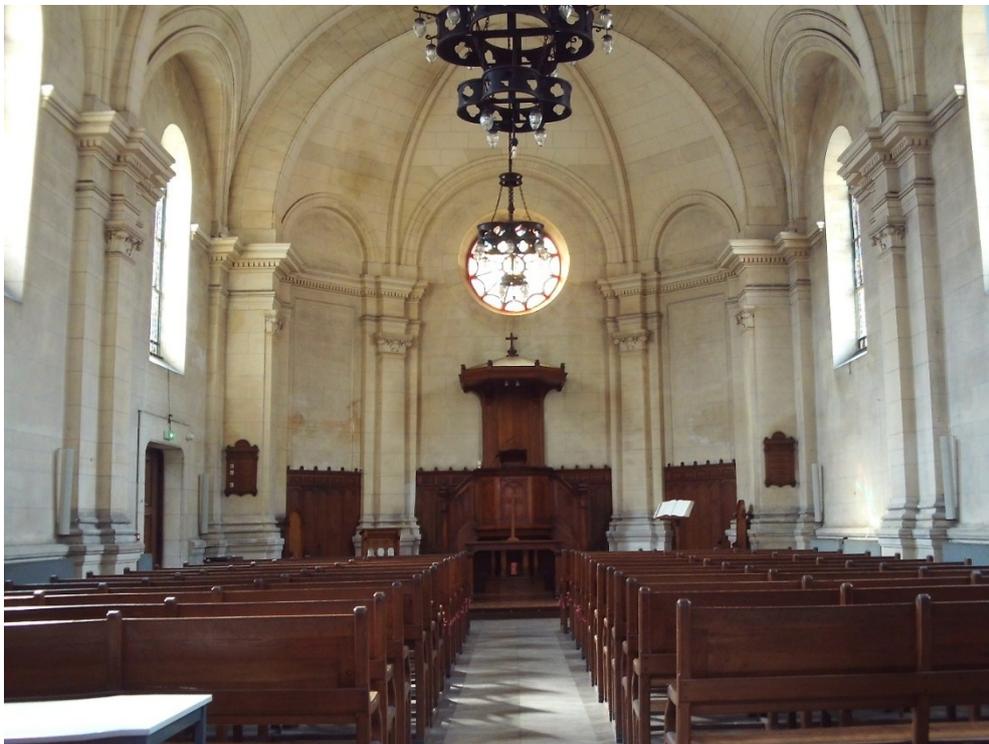


Le pasteur Jean-Louis-Isaac Vivien

Un choix esthétique singulier

Le temple a fait l'objet au XX^e siècle de travaux qui ont quelque peu modifié les dispositions originelles. Le plan d'origine montre un bâtiment très simple, de plan rectangulaire, précédé d'un élégant portique d'inspiration italienne, surmonté d'un fronton classique dans la travée centrale. Deux pavillons bâtis en retour sur la façade, contribuent à animer les volumes et alléger l'effet un peu massif de la silhouette générale. Celui de droite, doté d'un étage, abrite le logement du gardien. Un soin tout particulier a été apporté au décor intérieur. L'espace est divisé en cinq travées par des pilastres adossés sur des dossierets. Le revêtement originel est un plafond à caissons.

Le choix de ce style qui mêle de manière éclectique éléments renaissants et classicisants, démarque l'édifice des tendances dominantes de l'époque en matière d'architecture religieuse. La vague néo-gothique qui submerge les constructions catholiques à partir du milieu du siècle gagne celles des protestants, pour qui cette esthétique devient aussi par excellence celui de l'édifice cultuel. Vivien ne fournit pas les raisons de ce choix singulier. Sans doute, ne goûtait-il guère l'esthétique néo-gothique qui était à ses yeux trop intimement liée au catholicisme. Par ailleurs, compte-tenu du climat de vive tension avec les milieux de l'évêché, ne faut-il pas voir dans le recours à des styles qui sont ceux de la Réforme, un réflexe identitaire ?



Un intérieur classicisant

Les modifications du XX^e siècle

L'édifice actuel est assez différent de celui d'origine. Il a été endommagé par les bombardements pendant la Grande Guerre. Lors de la restauration générale qui a suivi, il a été agrandi sur le flanc gauche par des salles annexes et partiellement transformé. Une des principales modifications intérieures est la création de pans coupés au chevet qui définissent un espace liturgique séparé du lieu où se tient l'assemblée ; c'est très clairement une « catholicisation » de l'espace cultuel. L'autre modification est le remplacement du plafond à caissons primitif par une voûte en berceau. Ces transformations n'ont cependant pas altéré les caractéristiques essentielles qui font du temple d'Arras un témoignage original dans le contexte de l'architecture protestante sous le Second Empire. Cela a valu à l'édifice d'être inscrit parmi les monuments historiques en 2010.



Pour aller plus loin :

WINTREBERT Patrick, « Le temple protestant d'Arras », *Mélanges offerts à Christiane Lesage, Annales du Comité flamand de France*, t. LXVII, 2011, p. 341-352.